Deveroux, surpris.—Pestalutz ! Eh !

Macdonald.—Que lui veux-tu ?

Buttler.—Puisque vous m'avez refusé j'en trouverai assez d'autres.

Deveroux.—Non ; s'il doit périr nous pouvons tout aussi bien qu'un autre gagner la récompense promise. Qu'en penses-tu, camarade Macdonald ?

Macdonald.—Oui, s'il doit périr, si cela ne peut être autrement, je n'entends pas que Pestalutz en profite . . .

Deveroux.—De par tous les diables, tu sais que je ne suis pas un poltron : mais, vois-tu, il n'y a pas encore huit jours que le duc m'a fait compter vingt pièces d'or pour acheter ce vêtement chaud que je porte ; et s'il m'aperçoit avec ma hallebarde, s'il jette les yeux sur cet habit ; vois-tu . . . eh bien, le diable m'emporte, je ne suis pas un poltron . . .

Buttler.—Le duc t'a donné un vêtement chaud . . . et toi, pauvre hère, tu hésites à cause de cela à lui passer ton épée à travers le corps ! L'empereur lui a donné un vêtement qui tient encore plus chaud, le manteau de prince ; et comment a-t-il reconnu ce bienfait ? par la révolte et la trahison.

Deveroux.—C'est vrai aussi. Au diable la reconnaissance. Je le tuerais."

Quelques instants après, Buttler conduit lui-même les assassins à la porte de l'appartement où Wallenstein est endormi. Le valet de chambre du duc se jette au devant d'eux pour les arrêter, mais il tombe frappé. Les meurtriers passent sur son corps ; on entend dans l'éloignement un fracas de portes brisées, des cris sourds, un bruit d'armes, puis tout d'un coup un profond silence.

Les trompettes sonnent, ce sont les impériaux qui entrent dans le château, et à leur tête Octavio Piccolomini. Il éprouve un mouvement d'horreur en apprenant ce crime dont il a été l'instigateur. Dieu juste, s'écrie-t-il, j'en lève la main au ciel, je suis innocent de cette criminelle action. Oui, répond Buttler, votre main est pure, vous vous êtes servi de la mienne.

A ce moment un courrier apporte à Octavio une lettre de l'empereur avec cette adresse : Au prince Piccolomini.